



Découvrir Bergeronnes



Guay, Pierre-Julien, 1955-

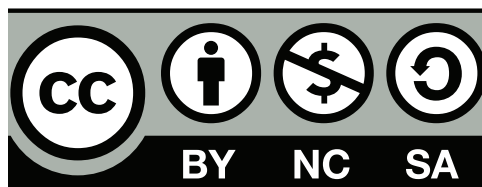
Découvrir Bergeronnes

Comprend des illustrations

ISBN 978-2-9818253-0-8

1. Guide touristique 2. Histoire 3. Côte-Nord

Dépôt légal : Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2019



CC-BY-NC-SA 2.5.CA Paternité - Pas d'utilisation commerciale - Partage des conditions initiales à l'identique 2.5 Canada

Découvrir Bergeronnes

Bienvenue à cette visite guidée des Bergeronnes. En innu, la langue des Amérindiens montagnais de la Côte-Nord, l'expression « Nitassinan » signifie « notre terre, notre pays ». En partageant avec vous quelques secrets et quelques histoires d'ici, nous formulons le souhait que cette terre puisse devenir aussi la vôtre, d'une certaine façon.

Cette brochure propose une balade sous forme de découverte des lieux, des gens et de l'histoire du village de Bergeronnes. La majorité du matériel présenté ici a d'abord été rassemblée sous forme d'un audioguide avec la collaboration de la corporation touristique.

Cet audioguide est disponible gratuitement sur izi.TRAVEL pour les téléphones intelligents et offre la visite automatisée en mode de géolocalisation. Elle présente toutefois des limites quant au nombre et à la qualité des illustrations et ne donne pas accès au texte des commentaires. Cette version sous forme de brochure vise à remédier à ces contraintes. Elle reprend les cartes géographiques et la numérotation des points d'intérêt de l'audioguide.

Une quantité importante d'information recueillie pour la préparation de ce guide n'a pu être partagée ici, faute d'espace. Elle a cependant été utilisée dans la rédaction de l'article de Wikipédia portant sur Les Bergeronnes.

Bonne visite !

Pierre Guay, avril 2019

CC BY-NC-SA 4.0

Cette licence Creative Commons vous donne le droit de reproduire le contenu de cette brochure en citant l'auteur à condition que ce ne soit pas pour une utilisation commerciale. En outre, si le contenu est modifié, il doit être partagé avec les mêmes termes de cette licence. La juridiction associée à Creative Commons est reconnue légalement dans plus de 85 pays.



Source : OpenStreetMap

Base de plein air (1)

Accès via la rue de la Mer

Au-delà de la longue ligne de rochers qu'on peut apercevoir à marée basse se cache une vallée sous marine qui atteint jusqu'à 340 mètres de profondeur. En 1949, les forces armées canadiennes utilisent cet endroit comme dépotoir militaire et y déposent un surplus de bombes datant de la Seconde Guerre mondiale. Ces munitions reposent toujours au fond du fleuve.

Peut-être apercevez-vous quelques souffles de baleines au large? Essayons d'y voir plus clair. Si la colonne est nettement visible et que nous sommes au début du mois d'août, vous remportez le gros lot : c'est probablement le rorqual bleu, le plus grand et le plus gros mammifère sur la planète. Une colonne plus petite, c'est le rorqual commun. Encore plus petite et en forme de ballon, c'est le rorqual à bosse. Quant au béluga, il se distingue par sa couleur blanche et l'absence de souffle. Mais, revenons sur la rive.

Au printemps, cet endroit est excellent pour observer les parulines qui se nourrissent dans l'herbe et dans les arbres près de la rive. À l'automne, au gré des marées, on peut y voir rapaces et passereaux en bonne quantité et jusqu'à 5000 canards noirs ont été recensés au pied des falaises sablonneuses. Pas loin vers votre gauche se cache un vert pour la pratique du golf.

Derrière nous se trouve la seconde piste d'aviation construite par le curé Thibault en 1945 alors que la compagnie d'aviation Charlevoix-Saguenay a pris de l'expansion et opère huit appareils qui effectuent principalement le transport d'arpenteurs et de bûcherons.

Malheureusement, en 1948, l'incendie du hangar principal porte un coup fatal à la compagnie qui n'était pas assurée adéquatement. En reprenant la rue de la Mer pour regagner le village, vous pourrez apercevoir sur votre gauche les bases en béton des anciens hangars.



Base de plein air, Pierre Guay, CC-BY-NC-SA 4.0



Souffle de baleine bleue

Michael Bamford, Flickr, CC BY-NC-ND 2.0



Souffle de rorqual commun

Glintle, Flickr, CC BY-NC-ND 2.0



Souffle de rorqual à bosse

Aqqa Rosing-Asvid, Flickr, CC BY 2.0



Plage de la base de plein air (2)

Accès via la rue de la Mer

La plage constitue un véritable laboratoire à ciel ouvert pour les stagiaires d'Explos-Nature qui évaluent la santé de la faune et de la flore marine du fleuve.

Ce riche milieu marin procure aux premiers colons : bigorneaux, morue, anguille de roche et baudroie qu'on appelle ici crapaud de mer. À l'exception de ce crapaud, à l'aspect répugnant, ces espèces sont encore bien appréciées des amateurs.

En automne, la zone de la baie des Escoumins et Bergeronnes accueille plus de 10 000 goélands et mouettes. L'espèce la plus commune est le goéland à bec cerclé qui a à peu près la taille d'une corneille. Il affectionne les insectes, les vers et... les restes de restauration rapide.

Le goéland argenté se reconnaît par le point rouge sur son bec jaune, ses pattes roses et son manteau argenté. Sa concentration dans notre zone peut représenter jusqu'à 3% de la population nord-américaine pour cette espèce.

La région est aussi reconnue comme étant l'un des meilleurs endroits au Québec pour assister à la migration de la mouette de Bonaparte. On reconnaît l'adulte à son bec noir, ses pattes roses, son plumage gris ardoise sur le dessus et blanc en dessous.



Goéland à bec cerclé

Jordan Guertin Desroches, Flickr, CC BY-NC-ND 2.0



Goéland argenté

Herring gull, Natural England, CC BY-NC-ND 2.0



Mouette de Bonaparte

Linda Tanner, Flickr, CC BY-NC-ND 2.0

Site Lavoie (3)

100 mètres à l'ouest du 482 rue de la Mer, propriété privée

Au début des années 1980, personne n'aurait pu prévoir que l'emplacement où se trouve ce petit chalet allait devenir un des importants sites archéologiques du Québec. En effet, plus de 35 000 objets y ont été découverts.

Les fouilles ont permis d'identifier deux périodes d'occupation des Premières Nations, l'une remontant à 3 000 ans, l'autre à 5 000 ans.

La plus vieille histoire raconte une fructueuse chasse aux phoques qui auraient rassasié une centaine de personnes. Nous sommes dans la période de l'archaïque supérieur, c'est-à-dire au moment où les glaciers se sont retirés jusqu'au sud de la baie James. Les peuplades qui occupent alors la quasi-totalité du Québec commencent à se déplacer en fonction des ressources disponibles localement. Ici, sur la Côte-Nord, elles alternent entre les ressources marines et celles de l'intérieur des terres.

Vous mourrez d'envie de voir les outils trouvés ici : grattoirs, racloirs, pointes de flèches? Vous n'avez qu'à continuer au bout de la rue de la Mer, jusqu'au quai pour trouver le centre Archéo Topo où vous pourrez voir ces objets.

L'usage de poterie est typique de la période de Sylvicole, entre 3000 et 500 avant aujourd'hui (AA). Les fragments de poterie retrouvés aux Bergeronnes, sur le site Lavoie et sur le site de la Falaise, ont probablement été obtenus lors d'échange avec des groupes qui faisaient un usage courant de la céramique et qui vivaient dans des régions plus au sud.

La plupart des vases ont une croûte de carbonisation sur la paroi interne ce qui indique que les contenants auraient été surtout utilisés pour la cuisson et non pour l'entreposage.



Amélie Goulet, gracieuseté



Quai de la Pointe à John (4)

Devant le 498, Rue de la Mer

Mars 1948. Le froid mordant arrache des vapeurs au fleuve et les glaces s'entrechoquent près du quai. Mais, voici qu'une goélette se détache de l'horizon. Qui donc peut-être assez téméraire pour se risquer sur l'eau à ce temps de l'année?

À bord du *Renaud L*, le capitaine Jos Dufour ramène le cinquième curé des Bergeronnes qui vient tout juste d'être nommé. Le curé Gendron est si pressé de prendre son ministère qu'il a lui-même nolisé un bateau pour le conduire au village sans attendre la fonte de neige et l'ouverture des chemins.

Son impatience est légendaire. Il lance d'abord les projets puis demande ensuite l'approbation de ses supérieurs! C'est ainsi qu'il amorce la rénovation de l'église et la construction d'une école commerciale. Lorsqu'il est question d'un nouvel hôpital, il s'apprête à faire couler les fondations d'avance. Cette fois, c'en est trop, l'évêque s'oppose avec force et l'hôpital sera finalement érigé en 1959 dans le village voisin, aux Escoumins. Par la suite, le curé s'active pour la construction du centre civique et d'un foyer pour personnes âgées qui porte désormais son nom.

Bien entendu, le quai d'aujourd'hui est très différent de l'ancien construit en 1937. Son état de délabrement était tel en 2012 que la structure était interdite d'accès. Un partenariat entre la municipalité et la communauté aborigène innue d'Essipit a permis sa reconstruction. Par sa facilité d'accès et de son emplacement abrité, la marina, qui peut accueillir une vingtaine d'embarcations, est désignée comme « port de refuge » pour la navigation de plaisance.

Cette pointe est un très bon site pour observer les oiseaux en migration. On peut y voir de près certaines espèces de canards dont le harelde kakawi et la macreuse, parfois seulement à quelques mètres du quai. Pendant l'hiver et au printemps, on peut y observer le garrot d'Islande.



Barrows.goldeneye.male.010107, Wikimedia Commons, Arpingstone, domaine public



Sarracenia purpurea, Pouzin Olivier, Wikimedia Commons, CC BY 3.0



Drosera rotundifolia, DymphieH, Wikimedia Commons, CC BY 2.0

Sentier Le Morillon (5)

Le sentier qui s'amorce à côté de la piste d'aviation court sur 16 kilomètres pour atteindre le village voisin des Escoumins. C'est un tronçon du sentier national au Québec. Son parcours emprunte en grande partie l'ancien chemin dit « des squatteurs ». Vers 1840, quelques familles s'étaient illégalement établies sur les terres de la couronne et ne pouvaient compter que sur elles-mêmes pour tracer et entretenir cette route.

Quelques options de balades s'offrent à vous :

- tout d'abord, un safari photo aux plantes carnivores. Surtout, ne touchez pas à ces plantes qui sont fragiles. À environ 2,5 kilomètres (donc 5 km aller-retour), vous atteindrez la tourbière, un endroit plat avec peu d'arbres.

C'est là que vous trouverez la sarracénie pourpre, une rosace de petits gobelets remplis d'eau avec, au centre, une grande tige qu'on dirait faite de plastique et qui supporte la fleur. Les insectes se noient dans les gobelets et y sont digérés ;

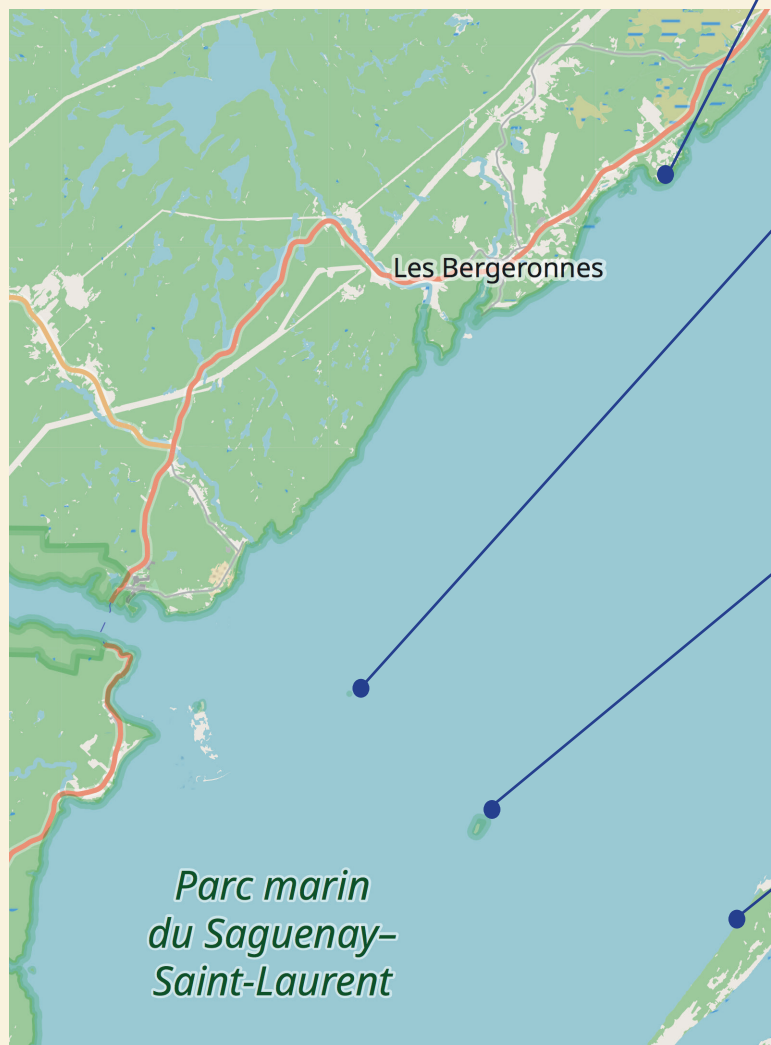
Le drosère lui se tient à ras du sol et fait à peine un centimètre. On le repère par des gouttelettes visqueuses brillant au soleil. Inutile d'essayer de vous faire mordre un doigt, la plante ne réagit qu'aux vibrations du vol des insectes ;

- Vous pouvez également choisir de vous rendre jusqu'à un refuge à cinq kilomètres d'ici. C'est une cabane verte avec un toit rouge, en retrait sur une hauteur, tout près du second panneau d'information que vous rencontrerez sur le sentier ;
- Enfin, en parcourant six kilomètres, vous atteindrez le terrain de camping Bon-Désir.

Avant de vous aventurer en forêt boréale, n'oubliez pas les précautions d'usage : être bien chaussés, emporter de l'insecticide, une provision d'eau, quelques victuailles, etc.

L'hiver, ce sentier se transforme en piste de ski de fond à travers la taïga.

Guidés par les phares



Bon-Désir

Érigé en 1941, c'est le dernier-né des phares du Saint-Laurent. L'endroit est devenu un centre d'interprétation et d'observation de Parcs Canada. Il donne accès à un point de vue exceptionnel pour observer les baleines, les phoques et les oiseaux qui s'approchent du rivage.



Patrick Matte, gracieuseté

Haut-Fond-Prince

Ce phare signale l'un des plus dangereux hauts-fonds du fleuve. Son surnom de toupie vient de sa base en forme de cône. Il est à environ 7 km au large de Tadoussac. En 1966, il résista à la pire tempête du Saint-Laurent, où les vagues s'élevèrent jusqu'à 12 m de haut. Il est reconnu comme lieu patrimonial par le gouvernement fédéral.



Patrick Matte, gracieuseté

Île-Rouge

Ce phare construit en 1848 signale les hauts-fonds entourant un îlot de 500 par 200 mètres. C'est une tour de 15,5 mètres en pierre d'Écosse taillée, ceinturée de cordons pour éloigner l'eau de pluie. Il est reconnu comme lieu patrimonial par le gouvernement fédéral.



Pêches et Océans Canada, CC BY-NC-ND 2.0

Île-Verte

Inscrit au patrimoine mondial de l'UNESCO, le premier phare du Saint-Laurent, véritable prototype, est érigé entre 1806 et 1809. Le dernier gardien a quitté le phare en 1972, mais l'île est toujours habitée et les canons qui servaient en cas de brume ont été conservés.



Patrick Matte, gracieuseté



Édifice municipal (6)

424, rue de la Mer

Au début des années 50, il est très difficile de poursuivre des études au village au-delà de la neuvième année. Sous l'impulsion de ses curés, le village développe un pôle d'éducation. Ce bâtiment est construit en 1952 et c'est l'une des premières écoles d'Arts et métier du Québec.

Soutenue par le ministère du Bien-être social et de la Jeunesse, l'école offre des cours de mécanique automobile, d'architecture de menuiserie-charpente, de soudure et d'électricité aux jeunes des villages environnants. Il y a aussi des cours du soir en décoration intérieure.

La municipalité s'installe dans l'édifice en 1977. Le sentier de la biodiversité qui s'amorce ici mène à un belvédère avec vue sur la rivière Grandes-Bergeronnes. Les passereaux résidents, surtout des mésanges et des sittelles, y côtoient les nicheurs migrateurs, dont plusieurs espèces de parulines.



Le centre civique (7)

517, rue du Boisé

Comment un petit village a-t-il pu avoir sa propre équipe de hockey dans une ligue avec des localités 5, 10, voire 15 fois plus importantes comme Forestville, Baie-Comeau ou Sept-Îles?

Dans les années 1965, les Bergeronnais s'avisent de transformer la petite montagne de pierre qui se dressait ici en centre sportif. Après avoir réuni 300 000 \$ en souscription populaire, on conjugue huit équipes de bénévoles travaillant en corvée et des subventions de travaux d'hiver pour édifier cet aréna avec glace artificielle.

Du côté de la rue de la Montagne, les murs sont faits de blocs de béton incrustés de fragments de pierre. Une façon ingénieuse d'économiser sur le béton et sur le transport des restes de la montagne!

Vers la fin des années 70, avec le départ des joueurs pour les études ou sur le marché du travail, la dénatalité et le vieillissement de la population, les gradins, qui pouvaient accueillir jusqu'à 1500 spectateurs, sont désormais vides. Par contre, la salle de quilles au côté droit de l'édifice est toujours en fonction.

Comptoir des fourrures (8)

317, rue de la Rivière, propriété privée

La traite de la fourrure est indissociable de l'histoire des Bergeronnes. Bien avant l'arrivée des Européens, les Amérindiens fréquentaient l'anse de Pipounapi pour la chasse aux phoques. À partir de l'an 1600, les Français disputent la traite de la fourrure aux Basques et s'établissent dans le village voisin de Tadoussac qui devient le centre du commerce des pelleteries en Nouvelle-France.

En 1831, le monopole de l'ancien royaume des fourrures des Postes du Roi passe sous le contrôle de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Les activités déclinent peu après alors que l'exploitation du bois devient la principale activité économique.

Ce bâtiment, qui est maintenant une propriété privée, abritait dans les années 1980, le comptoir des fourrures. On y recueillait les fourrures de partout sur la Côte-Nord et on versait une avance de fonds aux trappeurs. Des bénévoles identifiaient les fourrures au nom des trappeurs et les acheminaient dans les principaux encans de la Baie d'Hudson ou de l'Association des Trappeurs du Québec et de l'Ontario. Le comptoir vendait également différents modèles de pièges et des fûts pour le séchage des peaux. Aujourd'hui, bien sûr, on préfère observer plutôt que de chasser la faune de la Côte-Nord.



Maison traditionnelle (12)

219, rue du Bassin, propriété privée

Avez-vous remarqué comment le rebord du toit de cette maison se courbe dans la partie basse formant un tremplin? Cela permet d'éloigner l'eau de pluie des fondations pour éviter qu'elles soient abîmées par le gel. Ce toit dit « en larmier » est typique de l'architecture québécoise. Quant au perron, il permet d'éviter d'avoir les pieds dans la boue aux abords de la maison au temps des dégel.

Ce genre de maison est habituellement construit en deux étapes. On commence par la partie la plus petite qui est bâtie plus rapidement et permet d'avoir un premier abri. Puis, quand les moyens le permettent, on construit la partie la plus grande. La première partie devient alors le bas-côté ou la cuisine d'été. Au début de la saison estivale, tous les membres de la famille s'y transportent pour y vivre pendant le jour et ne regagnent la maison que pour se coucher le soir. À l'hiver, on y entrepose des effets et on se réfugie dans la grande maison pour éviter d'avoir à chauffer les deux espaces.





Explo-nature (9)

302, rue de la Rivière

Ce bâtiment est construit en 1967 par la congrégation des sœurs du Bon-Conseil. Le pensionnat Françoise Simard, du nom de la fondatrice de la congrégation, accueille alors environ 70 jeunes filles pensionnaires venues au village pour poursuivre leurs études. Quelques années plus tard, la loi 55 sur l'instruction publique est modifiée et interdit l'instruction gratuite à l'extérieur du territoire d'habitation. Les sœurs sont alors forcées de vendre l'édifice en 1973 et celui-ci est transformé en hôtel. Le silence de la chapelle cède la place au brouhaha d'un bar et des effeuilleuses se produisent au sous-sol.

En 1994, Explo-Nature, un organisme à but non lucratif, acquiert l'édifice qui devient l'École de la mer.

Le bâtiment est équipé d'un laboratoire avec aquariums, vivariums et d'une salle de causerie située dans l'ancienne chapelle. Des stages scolaires scientifiques en hébergement d'une durée de 2 à 5 jours, axés principalement sur l'écologie marine, y sont offerts.

L'Observatoire d'oiseaux de Tadoussac

Explo-nature est l'hôte de l'Observatoire des oiseaux de Tadoussac. Au printemps, on y tient un projet pilote de baguage pour certaines espèces de parulines. Il s'agit d'un groupe d'individus très colorés composé d'environ 23 espèces. Ces oiseaux migrent d'Amérique centrale, d'Amérique du Sud ou même du Mexique pour venir dans la forêt boréale en été.



Paruline à gorge orangée

Blackburnian Warbler Ken Mattison, Flickr, CC BY NC ND/2.0



Paruline à poitrine baie

Jean-Pierre Marcil CC BY-NC-ND 2.0



Paruline tigrée

Linda Tanner, Flickr, CC by-nc-nd/2.0

Église Notre-Dame-de-Bon-Désir (10)

300, rue de la Rivière

L'église Notre-Dame-de-Bon-Désir est construite en 1915 au coût de 28 000 \$, soit l'équivalent de 600 000 \$ d'aujourd'hui. Elle remplace l'ancienne chapelle dédiée à Sainte-Zoé datant de 1869. Son carillon de 3 cloches est installé en 1922.

À cette époque, René Simard, le cordonnier du village, fait également office de sacristain. Dans les grands froids d'hiver, il doit veiller du vendredi soir jusqu'au dimanche matin auprès des deux fournaises de l'église en les alimentant de longues bûches pour que la température de la nef devienne acceptable pour la messe du dimanche.

Inscrit au patrimoine culturel du Québec, ce grand édifice de bois possède une acoustique remarquable. L'orgue a été acheté d'un cinéma de Philadelphie et installé en 1952, mais il est malheureusement inopérant aujourd'hui.

À la fin des années 60, Mgr Gendron entreprend des rénovations visant à transformer l'église en centre communautaire.

Les bancs disparaissent et une piste de danse s'impose au cœur de la nef. Heureusement, ce sacrilège sera de courte durée et les bancs d'origine, qu'on avait eu soin de préserver, retrouvèrent leur place.

Depuis 2006, l'église accueille chaque année en juillet le festival intime de musique classique de la Haute-Côte-Nord » qui offre une série de concerts, des classes de maîtres et des brunchs musicaux. Chaque représentation se termine par une rencontre entre le public et les artistes autour d'un café-brioche.



Harfang, Wikimedia Commons, CC BY-SA 3.0



Les rivières (11)

Au sud du 219, du Bassin



Nous voici au noyau de fondation du village, où plusieurs scieries se sont succédé depuis la moitié du 19^e siècle. Les premières sont alimentées en bois par un arboriduc, une glissoire surélevée amenant les billes de bois depuis plus haut sur les rivières.

À ce moment, les navires à deux mâts qu'on appelle goélettes s'entassent près d'ici. Certaines sont en construction, d'autres viennent prendre leur chargement de bois. À l'automne, on s'approvisionne pour l'hivernement : farine, mélasse, gruau, caisses de biscuits, sucre et barils de pommes. À la faveur de la grande marée de novembre, les bateaux sont hissés sur les rives pour être placés à l'abri des glaces pendant l'hiver.

Retournez-vous vers l'endroit où les deux rivières se joignent pour former la rivière des Grandes-Bergeronnes et prêtez l'oreille : on y entend régulièrement des bécasseaux maubèches.

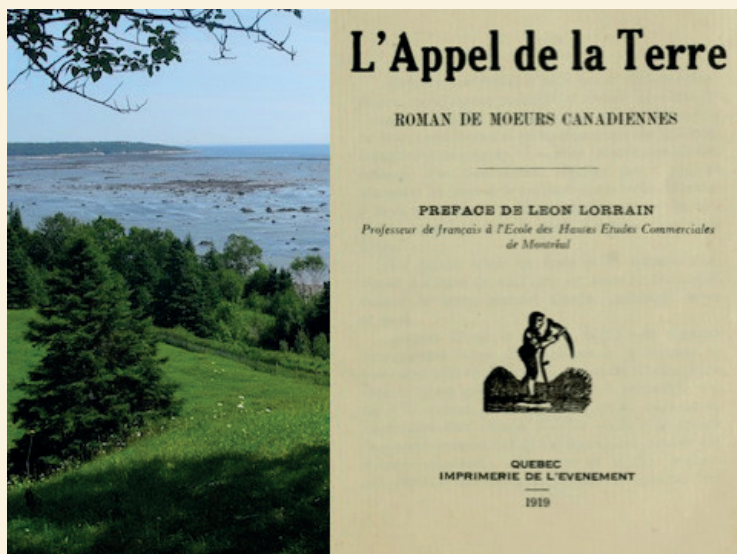
La légende veut que Champlain ait confondu ces oiseaux de rivage pour des bergeronnettes, d'où le nom de notre village.

La branche de gauche remonte sur environ 19 kilomètres et porte le curieux nom de rivière à Bas-de-Soie. En voici l'histoire : en 1851, un des premiers propriétaires de moulin, Charles Pentland, avait à son emploi une gardienne, deux servantes et deux aides, tous d'origine irlandaise. Or, les hommes irlandais avaient l'habitude de porter des culottes courtes qui laissant voir leurs jambes nues. Par plaisanterie, les Canadiens français donnaient aux Irlandais le surnom de « Bas-de-Soie ».

La branche de droite est la rivière à Beaulieu. C'était autrefois la principale voie d'amenée des billes de bois depuis les chantiers d'abatage. Un peu plus haut, le moulin de Charles Lapointe, muni d'une dynamo, fut le premier de la Côte-Nord à offrir quelques heures d'électricité à une brochette de clients.

L'appel de la terre (13)

À l'extrémité de la boucle de la rue du Bassin



Aux Bergeronnes fleurit, dans toute sa diversité de couleurs et de dessins, la nature saguenayenne. En arrière du village s'étagent des collines d'où des arbres de toutes les essences dégringolent jusqu'aux premières habitations. Nulle part, le long de la côte, les forêts ne sont plus vertes et les plaines plus dorées.

Ne dirait-on pas le décor d'un roman ? C'en est justement un ! Au lac Saint-Jean, Péribonka a sa Maria Chapdelaine et bien Les Bergeronnes ont leur Jeanne Thérien, une fiancée éplorée abandonnée par l'aîné des Duval qui a quitté la terre paternelle pour la ville.

Écrit, en 1918, quelques années à peine après la parution de l'histoire de Maria Chapdelaine, *L'Appel de la terre* est un roman de mœurs qui exhorte les Canadiens français, de plus en plus cernés par les anglophones, à sauvegarder leur identité en adoptant l'agriculture comme vocation. Rester à la campagne, c'est s'assurer de rester français et donc catholique.

Maison de la garde (14)

72, rue Principale, propriété privée

En 1951, la jeune infirmière Rita Mailloux est recrutée par le curé Gendron comme infirmière de colonie. Ce statut spécial lui permet de poser des diagnostics, de prescrire et de vendre des médicaments, y compris des narcotiques.

Jusqu'à la construction de l'hôpital des Escoumins en 1959 et en l'absence d'ambulance, elle conduit elle-même les gens malades jusqu'à l'hôpital le plus proche à La Malbaie. Avertis de ses déplacements, les capitaines du bateau passeur de Tadoussac retardent le départ afin qu'elle puisse faire la traversée du Saguenay le plus rapidement possible, car elle doit encore faire une heure de route dans Charlevoix.

Installée dans cette maison en 1964, la garde voit à tout : médication, pansements, accouchements, soins aux nourrissons, dépistage et soutien aux familles.

Véritable légende locale, la garde affronte les tempêtes de neige en voiture à cheval, puis en autoneige et même à bord d'une débusqueuse pour aller aux malades et faire des accouchements à domicile. Toujours bien mise et d'un abord facile, elle se fraye un chemin vers ses malades, grosse comme un pou, les jambes enfoncées jusqu'aux genoux dans la neige en traînant sa grosse valise noire.



L'école du maître (15)

553, du Plateau, propriété privée

Les Bergeronnes ont connu de nombreuses petites écoles, que ce soit à Bon-Désir, dans le rang Saint-Joseph, les Petites-Bergeronnes ou dans le village comme l'école de la route. Celle-ci s'appelait l'école du maître et accueillait environ 24 garçons dans une classe unique, peu importe leur niveau. Son aspect d'aujourd'hui l'a rendu méconnaissable.

Le maître en question, René Tremblay, avait une conception déroutante de l'éducation. Ainsi, tous les jours, les enfants de la onzième année recevaient, avant de quitter le soir, quatre à cinq coups de courroie de moulin à battre le grain sur les mains. Heureusement, la jeune fille qu'il fréquentait à l'époque réussit à le convaincre d'abandonner cette manie.

Le curé Thibault, de son côté, guettait avec soin les vocations d'enseignantes. *J'ai besoin de quatre maîtresses d'école pour l'année prochaine. Toi, toi, toi et toi. Vous partez pour l'école normale l'année prochaine, disait-il à une classe de filles. Présentez-vous aux examens de neuvième année, vous allez passer. Et vous partirez en septembre pour l'école normale. En revenant vous aurez votre place ici, du moins tant que vous ne serez pas mariées.*

Au début des années 50, chaque village se dote d'une commission scolaire. Les écoles de rang disparaissent et l'enseignement est regroupé dans le couvent-académie construit en 1948 par les sœurs du Bon-Conseil. Les enfants éloignés de l'école, qui venaient à pied ou en traîneau à chien, voyagent désormais par autoneige, dont l'inoubliable véhicule B12 de Bombardier, s'entassant à plus du double dans un habitacle prévu pour 12 adultes.



Bombardier B12, Wikimedia Commons, GNU

Première piste d'aviation (16)

À l'opposé du 553, du Plateau

À l'été 1936, Rodolphe Pagé, un pionnier de l'aviation au Québec, reçoit un étrange coup de fil :

Allo, c'est le curé Thibault des Bergeronnes. Es-tu le Pagé qui a construit son propre avion?

Bien, mon Pagé, peux-tu venir le plus vite possible aux Bergeronnes? Par ici, tu sais, on n'a pas de chemins et puis quand l'hiver prend, il faut rester enca-bané. On peut pas transporter les malades ni les hommes de chantier. Ça fait longtemps que je me dis: «si Pagé était ici, il pourrait nous rendre bien des services avec son avion».

Se rencontrer? Pas besoin, on va perdre du temps pour rien. Va à Montréal, trouve un avion qui a du bon sens à un prix abordable, puis tu diras au vendeur de me téléphoner pour que j'arrange ça. Pour ce qui est de se rencontrer, ce sera toujours assez tôt pour se connaître.

L'année suivante, un Travel Air B4000, biplan monomoteur, pouvant emporter un seul passager à l'air libre commence à transporter les blessés, les hommes de chantier, les médicaments et le courrier. L'ancienne piste derrière le hangar se trouvait là où passe maintenant la route 138. Avec le succès croissant du service de la compagnie d'aviation Charlevoix-Saguenay, une plus grande piste est mise en chantier en 1945, près de la base de plein air.

Recruté par le curé Joseph Thibault pour la création d'un service à vocation humanitaire, Rodolphe Pagé a transporté en vol d'urgence depuis la base des Bergeronnes plus de 150 malades, beau temps mauvais temps. En 1975, l'Ordre du Canada souligne son rôle de pionnier de l'aviation. Une rue à son nom, près de l'aéroport international de Montréal, perpétue sa mémoire.



Avion de Rodolphe Pagé, Société historique du Saguenay-P002,S7,P02080-02



Janick Houle, gracieuseté

Maison jaune (17)

89, rue Principale, propriété privée

Cette maison de type cottage, bientôt centenaire, se distingue par la grande galerie qui se déploie en façade et sur un côté. La galerie est un espace de transition entre la vie privée dans la maison et le chemin public. La famille s'y rassemble pour se bercer, profiter des rayons du soleil ou causer avec les passants.

La galerie à colonnade est aussi un élément caractéristique de la maison québécoise. La balustrade est venue s'ajouter plus tard comme élément décoratif. L'ensemble protège les murs et la fondation et permet de prendre l'air à l'abri de la pluie ou de la neige.



La vieille forge (18)

À l'est du 105, rue Principale, propriété privée

Au début des années 1900, la vie des habitants du village est étroitement liée aux marchandises produites par le forgeron local que ce soit le ferrage des chevaux ou la construction de carrioles et de traîneaux à bois pour les chantiers d'hiver.

À cette époque, Omer Gagnon laisse l'agriculture pour suivre son cours de forgeron maréchal-ferrant à Trois-Pistoles et venir édifier cette forge.

Aussi bien les adultes flânant dans l'ombre que les enfants agglutinés près de l'entrée sont fascinés par le crépitement du feu, le martèlement du métal chauffé à blanc et le sifflement de la vapeur lorsque le fer est trempé dans l'eau. Les clients qui attendent leur ouvrage à la forge sont régulièrement invités à se joindre à la table de la famille pour le repas du midi.

Le feu s'éteint définitivement en 1952 avec le progrès de l'industrie automobile et ses nouvelles techniques de soudage employées par les garagistes. Aujourd'hui, seule la clôture du cimetière du village, entièrement réalisée dans cette forge, rappelle cette époque.



Pierre Michel, Flickr, gracieuseté



Elzéard Tremblay (20)

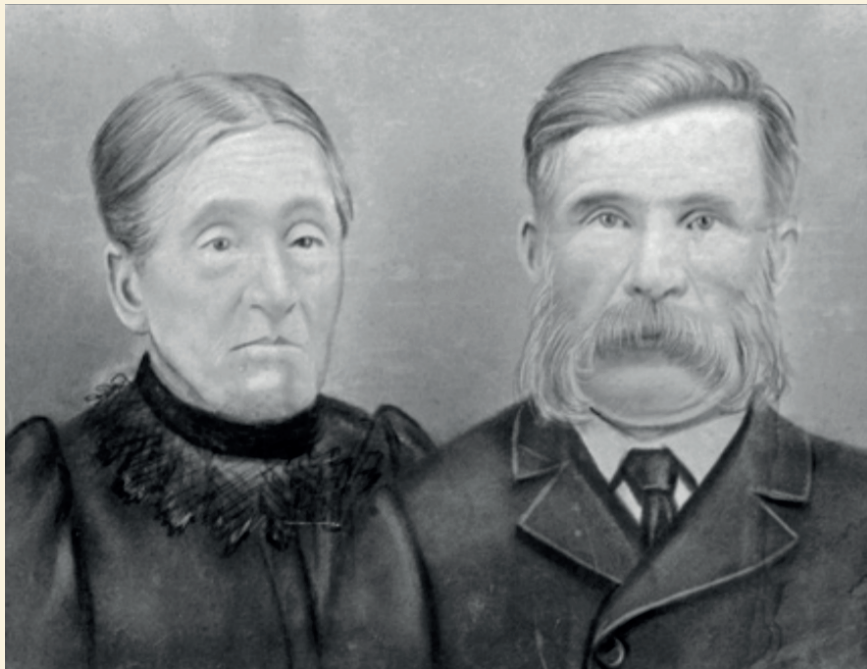
126, rue Principale, propriété privée

Pourquoi deux portes d'entrée sur la façade de la même maison? Parce que celle de gauche donnait sur le premier magasin général du village. Nous sommes en 1875. Elzéard Tremblay travaille sur la goélette de son frère, la *Marie-Louise* qui fait deux fois par mois la navette entre Québec et Bergeronnes. Après son mariage avec Éléonore Gosselin qu'il a rencontrée en faisant escale sur l'île d'Orléans, il a reçu une dot considérable ce qui lui permet de se lancer en affaire.

Le bonhomme Crapulos — sans doute surnommé ainsi parce qu'il affectionnait ce genre de cigares à un sou — ne sait ni lire ni écrire. Aussi, le soir venu, récite-t-il de mémoire à sa femme Éléonore la liste complète des articles vendus pour qu'elle les inscrive dans le grand livre.

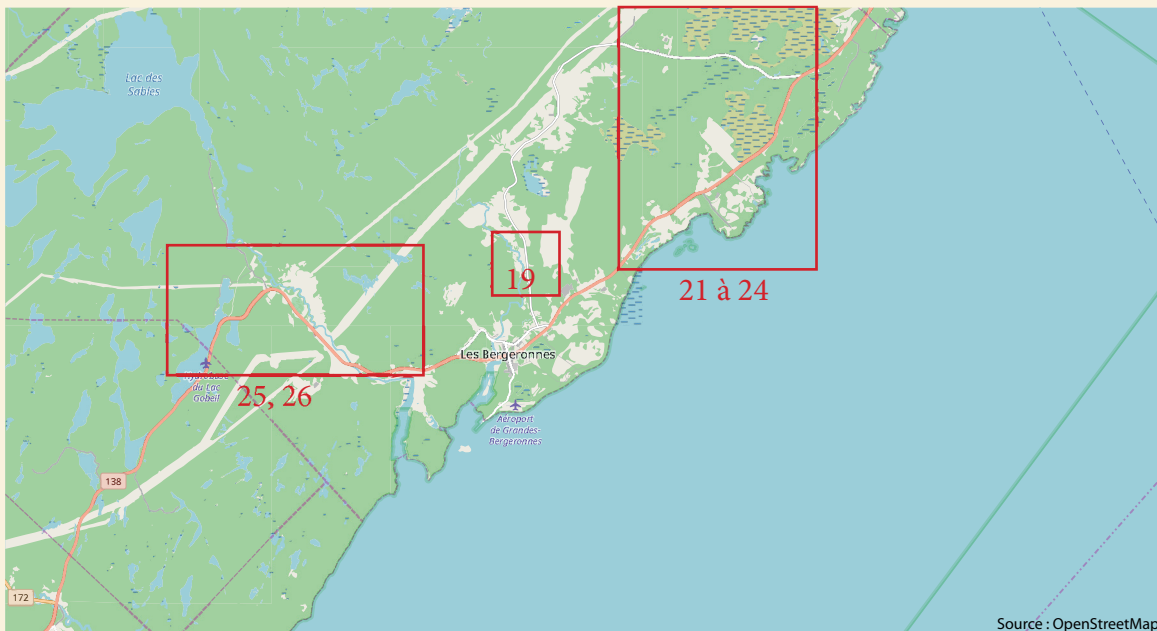
Jetons-y un coup d'œil :

*2 livres d'anguilles et de saumon à 18¢ la livre
une douzaine de pommes, 36 ¢
un crachoir, 15¢
une pelle de bois, 55¢
un vase de nuit, 40¢
une botte de foin, 13 ¢*



Éléonore Gosselin et Elzéard Tremblay

Le magasin GLR, situé à côté au numéro 121 de la rue Principale, perpétue ce commerce après une série de transactions impliquant Victor Guay, le gendre d'Elzéard.



Rang Saint-Joseph

Bon-Désir

Petites-Bergeronnes

Le rang St-Joseph (19)

Intersection de la rue Principale et de la rue Saint-Joseph

Une promenade tranquille dans l'arrière-pays, ça vous dit? C'est ici que commence le chemin dit *de ceinture* jusqu'à l'extrémité est du territoire des Bergeronnes, près des Escoumins. On franchit d'abord le pont de la rivière à Beaulieu à une centaine de mètres d'ici. Quelques kilomètres plus loin, sur la gauche, on retrouvera la petite vallée de la rivière à Bas-de-Soie. C'est à l'aide de ces deux rivières qu'on acheminait le bois aux scieries lors de l'établissement du village.

Une fois ce territoire déboisé, il est ouvert au défrichage par les pionniers en 1882. Bientôt, une quinzaine de fermes se développent et font de ce lieu le véritable grenier du village.

Une ferme moyenne du temps comprend un grand jardin où on fait pousser du chou, des fèves, des oignons, des betteraves, des carottes, des navets et des patates. En juillet, les enfants vont pieds nus chercher les vaches ou courent dans les pâturages en ramassant des petites fraises des champs que l'on bat avec du sucre. À l'automne on fait boucherie en sacrifiant quelques animaux de ferme.

Nous vous invitons à profiter de ces paysages bucoliques où abondent les oiseaux. Attention au croisement dans les détours, la voie est étroite.



Maison du rang St-Joseph, Point du Jour Aviation



B3nItO, Flickrriver, CC BY-NC-ND 2.0

Le phare de Bon-Désir (22)

13, chemin du Cap de Bon Désir

Ce site est administré par Parc-Canada. En 1917, seules quelques structures d'aide à la navigation dont un mât et un abri étaient érigées sur la pointe. Le dernier né des phares du Saint-Laurent est construit en 1941 avec la maison du gardien, celle de son assistant et un hangar pour le criard à brume. Le phare et le hangar seront reconstruits en 1958. La station est automatisée depuis 1982 et toujours en fonction.

Approchons-nous de l'abri du criard à brume. Dans ce hangar, des chaudières produisaient de la vapeur comprimée à l'intérieur d'un cylindre muni de trous, ce qui causait un son puissant qui pouvait être entendu des kilomètres à la ronde. Alors que le criard des navires n'a qu'un seul ton, les stations terrestres utilisent un diaphone, laissant entendre un genre de grognement à la fin du cri. Par temps de brouillard, les deux sons composent une mélodie aux accents profonds, presque nostalgique.

Halte routière de Bon-Désir (21)

Près du 198, route 138

Mai 1603. Sur votre gauche, deux navires à voiles vient de doubler le cap Bon-Désir. À bord de la Bonne Renommée, François Pont-Gravé, capitaine de marine et marchand de fourrure, est de retour en Nouvelle-France accompagné par l'explorateur et géographe du roi Samuel de Champlain qui trace sa carte de la *Grande Rivière de Canadas*.

Nos aventuriers viennent de laisser derrière eux un vaisseau basque remorquant une baleine vers l'anse de Pipounapi. Un foyer, au fond de cette anse, permet aux Basques de faire fondre le gras de baleine pour le mettre en baril. En Europe, il servira surtout pour l'alimentation et comme combustible d'éclairage.

Pipounapi, de l'autre côté du cap, signifie *campement d'hiver* en langue innue. C'est depuis toujours un endroit privilégié pour la chasse aux phoques. Tout près, en 1722, le père Pierre Laure y construit une chapelle, maintenant disparue, consacrée à Notre-Dame-de-Bon-Désir, devenue la patronne des Bergeronnes.

Quant au nom du village, on ne sait qui l'a baptisé ainsi, de Jacques Cartier, Champlain ou les Basques. Il est composé du mot « *berg* » suivi du radical « *ra* ». Les deux termes sont utilisés dans les langues européennes pour indiquer une élévation. Le tout fait référence à la hauteur particulière de la berge à cet endroit.

Les boisés du camping municipal en contrebas vers la gauche regorgent d'oiseaux du mois de mars à novembre, tandis que les étangs accueillent quelques espèces de canards barboteurs tels que le canard d'Amérique et le canard noir. En automne, les sorbiers attirent des passereaux dont le merle d'Amérique, le jaseur boréal et différentes espèces de grives. Quant à la baie de Bon-Désir, on peut y observer en été le cormoran à aigrettes, l'eider à duvet et plusieurs espèces liées au milieu marin.



Miracle à Bon-Désir

Reproduction textuelle en vieux français de la relation inédite du R.P. Pierre Laure, 1720 à 1730, page 60

Un jeune sauvage s'étant embarqué de grand matin avec sa mère déjà âgée pour la chasse au loup-marin se trouva au soir tout entouré de morceaux de glace. Ils tirent du fusil pour avertir par hasard. Nos sauvages les entendirent. Le missionnaire de toutes ses forces leur cria de se recommander à Dieu. À leur voix éloignée, on comprit qu'ils périssoient, qu'ils n'imploroient plus que le secours du ciel et étaient contrits de leurs pechez. Tous ceux sur la rive reçurent l'ordre de se mettre à genoux et de demander à Dieu de les préserver.

Il se fit à l'instant un éclairci entre les glaces. À la lueur des feux qu'on avoit allumés sur les rochers, quelques-uns de leurs proches se jetterent dans un canot et par une providence admirable, ils les ramenèrent sains et saufs à Notre-Dame-de-Bon-Désir.

Le berceau des Bergeronnes



Petites-Bergeronnes, Laurent Ribot, Flickr, CC BY-NC-ND 2.0

C'est vers 1843, le long de la rivière des Petites-Bergeronnes, que Thomas Simard construit un moulin à scie. Deux ans plus tard, il vend ses installations du moulin Baude et des Petites-Bergeronnes à la compagnie de William Price au coût de 1000 livres sterling (environ 125 000 \$ de 2019).

Ce moulin et plusieurs de ses dépendances furent détruits par le feu, aux environs de 1849-50 et n'ont jamais été reconstruits.

Observation sur les rochers (23)

Sentier à partir du stationnement du 13, Chemin du Cap de Bon Désir

Ce site est administré par Parc-Canada. Le sentier mène à l'un des plus beaux points terrestres pour observer le petit rorqual, le rorqual commun, le marsouin commun, le béluga et le rorqual à bosse.

De tout temps, cet endroit a été idéal pour la chasse au phoque par les nomades amérindiens. Les alentours cachent en effet les traces les plus anciennes de l'occupation de la Haute-Côte-Nord, remontant à la période de l'archaïque ancien, c'est-à-dire il y a 8500 ans.

Près de 1000 objets retrouvés ici témoignent de la fabrication d'outils comme de petites haches et des grattoirs aux rebords tranchants. Le plus étonnant est que le quartz utilisé provient du lac Saint-Jean et des Appalaches, ce qui témoigne des échanges entre différentes populations.

Parmi les objets en terre cuite, on retrouve des pipes en forme de trompette. Elles sont typiques des Iroquoiens du Saint-Laurent au moment des premiers contacts avec les Européens. On peut en voir des exemplaires au centre Archéo Topo.

À l'automne, il n'est pas rare de voir les rapaces y migrer à faible altitude.



Cephas, Wikimedia Commons, CC BY-SA 3.0



Arándano, Michel Craig, CC BY-SA 2.0

La bleuetière (24)

Près du 991, rue Saint-Joseph

La bleuetière est ouverte à l'auto cueillette autour de la mi-août. Sa production annuelle se chiffre à 115 000 kg.

En 1930, au plus fort de la crise économique, la récolte des bleuets sauve bien des familles. Les fruits poussent encore abondamment sur les brûlis des grands incendies de forêt de 1915. Encore jusqu'au milieu des années 1970, des familles entières partaient de 3 à 5 semaines loin en forêt pour aller ramasser des bleuets. La tente ou un campement de fortune est installé dans un endroit abrité du vent et la cueillette commence dès six heures le matin, histoire d'éviter les mouches pendant quelques heures.

Une pause au plus fort du soleil puis c'est le blitz avant le souper. On vane la récolte en permettant au vent d'emporter feuilles et débris. La fatigue aidant, tous vont au lit très tôt. L'argent servira pour le retour à l'école et les dépenses d'hiver.

Puis c'est la mise en conserve des bleuets du lac Raymond à l'usine de la *Windsor Canning* — dont le bâtiment est aujourd'hui disparu — pour le marché américain.



Lac Gobeil, Cloé Dufour, gracieuseté

Plage du lac Gobeil (26)

Petites-Bergeronnes

Les abords de la plage sont en pente douce ce qui permet la baignade, mais il n'y a pas de surveillance. Si vous avez des enfants, l'embouchure du ruisseau sur le côté droit de la plage est un endroit sablonneux, idéal pour les jeux, bien que l'eau du ruisseau soit un peu froide. En août, le lac Gobeil accueille une épreuve de traversée à la nage sur une distance de 500 mètres et sur un kilomètre.

À l'autre extrémité de la plage, à flanc de montagne, on trouve de petits peuplements de chênes rouges, classés écosystème forestier exceptionnel.

L'hiver, le lac accueille à l'occasion les amateurs de pêche sur glace, ravis de prendre perchaudes et truites.

Carrière de granit (25)

En face du 49, route 138, Petites-Bergeronnes

Attention à la circulation automobile intense dans ce secteur

Cet endroit témoigne d'une histoire d'amour entre Lucien Bérubé, arrivé ici en 1957, et Rose Bergeronnes, originaire de la province de Grenville et déjà âgée, très âgée. La *province de Grenville* est le nom donné à la plus jeune partie du Bouclier canadien, une ère géologique remontant à un milliard d'années. C'est à ce moment que s'est formée cette montagne de granit dont la variété est connue sous le nom de *Rose Bergeronnes*.

Cette roche très dure est un mélange de cristaux de quartz et de mica, ce dernier donnant un bel éclat.

Le granit est utilisé principalement pour la production de panneaux, de tuiles minces et de bordures de trottoir. Parlant de tuiles, elles semblent s'acharner sur ce lieu, puisque l'exploitation a toujours été irrégulière. Notons que quelques maisons du village arborent ce revêtement de grande qualité, du plus bel effet.



Pierre Rousseau, Les minéraux du Québec, 2010, gracieuseté



Simard no 1 Glory hole, Bourret and Spence, 1943 BAnQ

L'exploitation du mica aux Bergeronnes empruntait la technique minière du *Glory Hole*, une méthode de creusage rudimentaire typique de la ruée vers l'or pour atteindre, avec de la chance, une veine. Le mica est utilisé comme isolant électrique et pour sa résistance à la chaleur.

Plusieurs gisements sur le territoire de Bergeronnes furent sporadiquement exploités entre 1891 et 1894 dont la mine McGee, située du côté est du lac Charlotte puis la mine Simard de 1936 à 1938 sur la rive nord du lac Sirois. En 1936, Eugène Simard réussit à en extraire quelques centaines de livres de ce minéral. On y a trouvé des plaques allant jusqu'à 60 centimètres de diamètre.

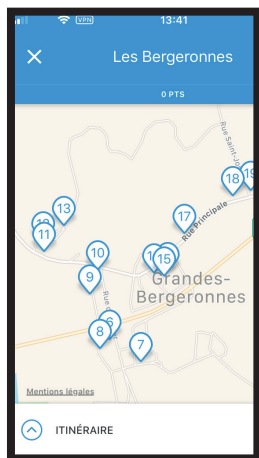
D'autres exploitations se trouvaient au Lac au Castor (Canadian Mica Co), à la tête des rivières Beaulieu et Bas-de-Soie et sur la rive droite de la rivière Petites-Bergeronnes.

Découvrir Bergeronnes et son histoire



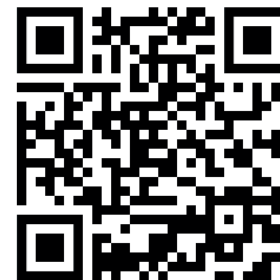
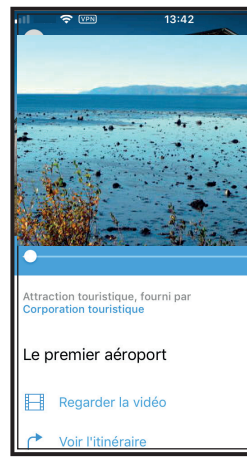
Avec l'application gratuite Android/iOS

- Visite géolocalisée avec carte
- Commentaires audio
- Dans izi.TRAVEL, chercher «Bergeronnes»



Sur le web

- Sans carte géographique, adresses civiques
- Commentaires audio
- Rechercher «audioguide Bergeronne»
- Cliquez sur le lien commençant par «<https://izi.TRAVEL>»



Télécharger cette brochure

- En version PDF
- Pour consulter à l'écran
- Sur tablette ou PC



Lire le code QR avec votre téléphone ou tablette